des classes sociales moyennes s'efforçaient de reproduire en 'traitant' le délinquant. . . . (p. 129.)

Pour les filles délinquantes c'était encore pire, parce qu'on leur imposait un devoir de chasteté. A Québec on les enfermait dans les institutions pour les empêcher de devenir délinquantes plus souvent que pour les punir après le fait. Au Québec en 1973 il y avait plus de filles que de garçons dans les Ecoles de protection, tandis qu'en Ontario la proportion était de deux garçons pour une fille.

Cette pratique québécoise du placement en internat, pour les filles spécialement, et pour des séjours de longue durée (relativement), est bien particulière. Des raisons morales, religieuses semblent l'inspirer, mais il conviendrait de l'analyser dans la perspective plus vaste de l'utilisation qu'a faite le Québec des institutions de toutes sortes: orphelinats, crèches, pensionnats, spécialement depuis le début du siècle et jusqu'aux années soixante.

A l'endroit des filles dites délinquantes et des cas de protection, cependant, il est clair que même en 1973 les pratiques des tribunaux québécois étaient discriminatoires.

Il y a deux systèmes de justice des mineurs, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles. Celui qui s'exerce à l'endroit des garçons n'est pas souvent respectueux de l'équité. Mais celui qu'on observe à l'oeuvre à l'endroit des filles ne l'est pas du tout. (p. 131.)

L'avenir de ce système injuste n'est pas difficile à imaginer: nos jeunes radicales, incarcérées pour 'resocialisation', finiront par se révolter et bouleverseront la société. Et les femmes québécoises ne seront pas plus libérées qu'avant.

La grande contribution de Marie-Andrée Bertrand est de nous laisser voir comment les femmes luttent pour l'égalité aussi bien dans le monde criminel qu'ailleurs dans la société; ce ne sont que deux côtés même médaille. La femme vraiment libre pourra choisir la voie du crime aussi bien que tout autre voie, mais elle sera reconnue comme partenaire égale de l'homme, et non plus comme folle ou déviante. Il faudra changer les normes de notre système pénal: espérons qu'il ne soit pas déjà trop tard.

Jouir du sens, le sens joue, le sens joué, Denise Mourot, Paris, Editions des femmes, 1979.

Lucie Lequin

Denise Mourot est professeur de dessin et créatrice. En 1968, son manque à être, à aimer et son manque à se satisfaire d'elle-même et de la vie l'ont menée vers l'analyse. Son livre est une réflexion sur les productions artistiques (dix-sept de ses oeuvres) qui ont joué un rôle essentiel dans le déroulement de son analyse. Elle tente d'en pénétrer les secrets, d'en apprivoiser le sens. Elle se laisse dire 'ce qui immobilisé dans l'oeuvre en deça, au-delà d'un texte, restait lettre morte'. On y apprend l'expérience d'une femme, sa rencontre d'elle-même, de la vie, de son enfance, du plaisir, du sens de la création, tout cela à travers quelques-unes de ses créations.

C'est en 1972, un peu par hasard, un peu par obligation que Denise Mourot a découvert le plaisir de l'écriture. De ce fait, les réflexions sur les oeuvres antérieures à cette date sont une formulation après-coup de sentiments, de sens. Pour les autres oeuvres, l'écriture est 'intriguée dans la création elle-même comme élément de sa structure'. Le livre prend alors la forme d'un journal.

Dans la première partie, Mourot raconte comment deux collages et toute une production de tapisseries ont d'abord

entraîné la conquête de son identité, puis soutenu cette nouvelle possession du 'moi', ce 'sentiment enivrant de savoir qui j'étais'.

Dans un premier temps, au regard de chaque oeuvre en particulier, elle décrit l'envie de créer une oeuvre spécifique, les matériaux employés, le format, les couleurs, les formes, les techniques, les outils, la démarche, les gestes et le rapport de tous ces éléments les uns aux autres.

Dans un deuxième temps, elle essaie de cerner le contenu fantasmatique de chaque oeuvre et relate les souvenirs d'enfance, les incursions dans son quotidien, les associations d'idées, de sentiments qui s'y rattachent. Sa relation à l'analyse et à l'analyste est chaque fois revue et mise à jour. D'une grande dépendance face à l'analyste, elle passe, par le biais de la création (tableaux et écriture), à un désir de substitution; puis de valorisation de ses oeuvres (d'elle-même) pour enfin pouvoir lui parler d'égale à égale. Plus passionnant, elle se découvre 'femme' à travers l'art: 'C'est vraiment en tant que femme que je fais cela.' Enfin, elle se donne 'la permission d'être sur le plan de la féminité'.

Ce travail de déchiffrement lui permet de déceler, pour chacune des oeuvres, plusieurs sens insoupçonnés. Cependant, le vrai sens lui demeure toujours caché et doit le rester, nous affirme-t-elle.

La deuxième partie, très brève, correspond à l'amorce d'une synthèse. Denise Mourot n'analyse plus une oeuvre en particulier, mais l'ensemble du travail effectué (analyse, tableaux, écriture) au cours des dix-huit mois de rédaction. Elle y discute de son nouveau sentiment d'avoir le temps, de posséder la vie, de création et transfert, de création et pulsions. La conclusion la plus importante à ses yeux est qu'on ne peut maîtriser l'image 'quelque chose en elle échappe toujours'.

Jouir du sens est une oeuvre intéressante et nouvelle mais on peut lui reprocher son caractère parfois assez technique. Seulement six des tableaux analysés sont illustrés alors que la reproduction de chaque oeuvre en aurait grandement facilité la compréhension. On sent aussi chez Mourot une certaine réserve; est-ce, malgré le plaisir d'écrire, la peur de trop dire? Elle laisse, même pour elle-même, plusieurs interrogations en suspens et le lecteur connaît d'elle seulement ce que le déchiffrement des tableaux a révélé. Pourtant, elle donne le goût d'en connaître davantage: qu'entend-elle par 'possession du moi', par 'femme', par 'jouissance totalisante'? On peut espérer qu'un prochain livre nous le dira. Néanmoins *Jouir du sens* captive, même les non-initiés. C'est le plaisir de pénétrer dans un monde nouveau.

Les Servantes du Bon Dieu, film réalisé par Diane Létourneau

Gail Scott

Quelqu'un a dit que Diane Létourneau, réalisatrice des *Servantes du Bon Dieu*, n'a pas voulu faire un film féministe. Peut-être pas. Mais ce documentaire, dans sa sensibilité, dans la lucidité de ce portrait des 'soeurs torchons' de l'Eglise, ne peut manquer de devenir un élément important des archives féministes du Québec. Car il nous donne avec une vérité inflexible, un microcosme de la vie de celles de la génération de nos grand-mères québécoises qui ont choisi de ne pas se marier, ces femmes qui ont préféré la vie de la communauté religieuse. Le plus étonnant, c'est que le bilan n'est pas forcément noir!

Au fond, la force de ce film, c'est, je crois, le refus de tout dogmatisme de la part de la réalisatrice. Elle choisit d'entrer plutôt dans la vie quotidienne des Petites Soeurs de la Sainte

Famille (âge moyen 60 ans) avec une caméra de connivence. Sur le fond d'un rythme lent, anachronique même, ces bonnes soeurs racontent leurs années de service dédié aux prêtres. Leur existence serait presque la parodie de la ménagère exploitée, si quelque chose ne les reliait pas à une noble lignée, celle de toutes les femmes, de tous les temps qui ont choisi de vivre en communauté de femmes.

Certes, on ne saurait parler de liberté. Elles évoluent évidemment à l'intérieur de l'Eglise, leur quotidienneté est définie par les exigences de leurs tâches domestiques. Mais on ressent aussi chez elle, une certaine indépendance personnelle, une certaine force relevant du fait de vivre entre femmes, sans l'ingérence et la domination quotidienne du mari. Leur travail souvent très

dur (des années debout dans une cuisine ou dans une buanderie), est au moins valorisé par la communauté, encore un avantage que n'a pas toujours la ménagère 'dans le monde'.

C'est la première fois, paraît-il au Québec, qu'une communauté religieuse a permis à une équipe de tournage, de filmer leur vie quotidienne. C'est un cinéma parfois triste, car ces femmes doivent bien sentir que leur genre de vie est en voie de disparition (200 des 500 religieuses à la maison-mère de Sherbrooke se trouvent à l'infirmerie). Mais c'est aussi un film qui indique qu'entre ménagère et bonne soeur, les deux options possibles pour beaucoup de femmes d'une certaine époque, celle de bonne soeur n'était peut-être pas la plus mauvaise. . . .

La Femme morte

Lorsque nous aurons tué la femme entre nous
Mon amour géométrique
Mon amour de ventre vide a l'oeil long
Lorsque j'aurai tué la femelle allaitante
O mon amour sans sexe
Mon amour brûlé de beauté sèche
Lorsque je n'aurai plus de seins
Mon amour à maigre poitrine
Mon amour blanc et noir
Lorsque j'aurai coupé mes cheveux coupables
O mon amour tout pareil à cet autre amour
Mon amour qui me crie du fond d'un tunnel
Lorsque je me serai brisée a toutes les lames de tes refus
Lorsque je serai devenue dure et transparente
Lorsque je serai semblable à toi, pareille à lui
Lorsque j'aurai aboli le triangle
et serai une ligne droite et pure,
vidée d'ovaires, libre de mes flancs morts.
Lorsque je serai devenue ton miroir
Ta statue immobile aux vents
Mon amour je ne t'appartiendrai pas
Mais je joindrai mes mains aux tiennes.
Sans honte, je tuerai la femme en moi.

Dominique Perron